



**EMMANUELLE
COSSO MERAD**

J'ai rencontré quelqu'un

roman



Flammarion

EMMANUELLE COSSO MERAD

J'ai rencontré quelqu'un

« Vous n'êtes pas drôle, monsieur Toulemonde, c'est ça votre problème. Vous êtes triste ! Triste à mourir ! Et c'est justement ce que vous êtes en train de faire. »

La médecine a tranché : Jean Toulemonde, père de famille et employé modèle, n'est pas drôle. Il doit trouver le sens de l'humour, c'est une question de vie ou de mort. Cette quête va bouleverser son existence et le conduire à rencontrer quelqu'un...

Un roman pas comme les autres, plein de suspense, d'humour et de fantaisie, sur la fragilité des êtres et des sentiments.

Emmanuelle Cosso Merad écrit des romans, des chansons et des scénarios. Elle a déjà publié, chez Flammarion, J'ai longtemps été une blonde d'un mètre soixante-quinze et Mon avion, mon roman, mon amour.

Flammarion

J'ai rencontré quelqu'un

DU MÊME AUTEUR

J'ai longtemps été une blonde d'un mètre soixante quinze,
Flammarion, 2005.

Mon avion, mon roman, mon amour, Flammarion, 2008.

Pour la jeunesse

La Lettre d'Élisabeth, Castor Poche, Flammarion, 2014.

Emmanuelle Cosso Merad

J'ai rencontré quelqu'un

roman

Flammarion

© Flammarion, 2014.
ISBN : 978-2-0813-3923-1

À mes parents.

Il s'appelle Jean.
Comme tout le monde en 1958.
Mais lui, il s'appelle Jean Toulemonde.
Comme peu de Jean.

Jean est ce gamin dont on ne se rappelle jamais le nom ni le prénom et dont le visage ne provoque aucune réminiscence. Il se tient là pourtant, sur la photo de classe, dos droit, cheveu châtain, regard incertain, sourire flou.

Il est ce petit garçon imperturbable qu'une maîtresse inconsolable serre dans ses bras après l'avoir oublié dans le bus qui les emmenait à une sortie scolaire ; il est cet étudiant américain qu'on embarque par erreur avec toute une bande de trafiquants de drogue et qu'on oublie quatre jours durant au fond d'une cellule ; il est cette femme qui fait le tour du monde en avion avec un billet Paris-Varsovie, parce qu'elle s'est endormie dans son fauteuil et que personne ne s'en est aperçu ; il est

cet enfant trop sérieux, qui, du recoin de la vie où il grandit en silence, comprend qu'il lui faudra s'habituer à un sentiment de solitude, et que ce sentiment le recouvrira comme un drap léger et protecteur parfois, comme une couverture rêche et inconfortable souvent.

Il est le fils de Norma Cots et de Philippe Toulemonde.

Norma

Norma Cots est une femme dont on a toujours pu dire qu'elle était grande, belle et fière. Elle est née en Algérie, a grandi entre les quartiers de Bab El Oued à Alger et des Cinq-Avenues à Marseille. C'est au Palais du Pharo, en faculté de médecine, qu'elle a rencontré son futur époux, un jeune homme gai et dynamique auprès de qui vivre s'est révélé être d'une délicieuse simplicité. Norma a été surprise par cet amour. Son cœur s'est emballé alors même qu'elle était décidée à ce qu'il se tienne à carreau.

Pour Monsieur et Madame Cots, surtout pour Monsieur, envoyer Norma faire ses études au Pharo, c'était lui assurer un avenir. Épouser un médecin, est-ce qu'un père pouvait rêver mieux pour sa fille en 1954 ? Monsieur Cots, lui, ne pouvait pas.

La jeune fille n'était pas du tout enthousiaste à l'idée de faire de longues études et elle avait à peu près autant en horreur la vue du sang que la pers-

pective du mariage. Mais, conformément aux lois du destin qui veulent qu'il n'en fasse qu'à sa tête, Norma trouva en faculté tout à la fois un mari et une vocation.

Voyons cet instant où elle comprit qu'elle venait de tomber amoureuse de Philippe Toulemonde : elle est en train de grimper les escaliers qui conduisent à sa salle de cours. Elle a parcouru la moitié du chemin et se trouve au niveau de la quinzième marche, disons, pour être précis, entre la quinzième et la seizième.

C'est par les rotatives de sa presse intérieure qu'elle prend connaissance de l'information. Celle-ci fait les gros titres de chaque une. Il n'y a pas de place pour le doute. *Norma Cots aime Philippe Toulemonde ! Norma Cots enfin amoureuse ! Demandez les nouvelles !* Le petit vendeur de journaux toujours sur la brèche dans l'imaginaire de Norma est sur-excité.

Norma reçoit le message comme la révélation qui va changer sa vie. Elle survole seulement l'article qui n'a pas grand-chose à lui apprendre, a un sourire entendu et reprend son ascension. À la dix-septième marche, elle a tout compris, à la dix-huitième, elle est d'accord, à la dix-neuvième, elle plisse de plaisir ses beaux yeux sombres en prévision du jour où elle présentera Philippe à Père et Mère.

Un dimanche de mai 1955 fut choisi pour les présentations. Au soir de cette journée, il ne serait

plus jamais considéré chez les époux Cots que comme le dimanche de la Grande Contrariété. Les parents de Norma ne désiraient que le bonheur de leur enfant. Le problème vint du fait qu'ils en avaient une conception.

Au matin pourtant, tout se présentait bien...

Père et Mère sont au comble de la félicité. Leur jolie fille chérie est rentrée dans le rang. Dressée par le temps et la constance de ses parents, elle revient toute seule au box, intacte, après quelques années de courses folles et d'échappées belles. Les trois choses qui rendent Père heureux (dans cet ordre) : le bonheur de sa fille unique, la mine épanouie de sa femme, le poil lustré et l'œil humide de Samy, son fidèle chien, une sorte d'épagneul breton ou de berger des Pyrénées.

La journée est ensoleillée, le jeune homme a fière allure, le champagne est au frais pour le dessert, l'épagneul ou le berger, ou est-ce un leonberg, somnole, paisible, au pied de son maître. Une légère excitation colore les mots, les silences et les mouvements. Certes, ce Philippe semble issu d'une famille modeste, mais enfin, si les parents de Norma ambitionnent un bon parti pour leur fille, ils pensent surtout par là à quelqu'un de valeur, travailleur et intellectuellement à la hauteur, Père a un faible pour les mots en *eur*. Ce garçon, pour être à la faculté de médecine depuis, ils le supposent vu son âge, plusieurs années, doit être sur le point de finir

son internat et cela suffit à démontrer ses qualités personnelles.

Le déjeuner est formidable. Par bouffées enivrantes, Norma se laisse même aller à goûter le malentendu. Elle oublie ce que la situation a de factice. Il règne une harmonie qui ne peut exister que parce que les uns taisent leurs désirs et que les autres font semblant de ne pas les avoir devinés.

Au café, Père propose que l'on sorte au soleil de la terrasse. Norma sait que l'illusion s'arrêtera à la porte. Le confinement sied au mensonge. Au grand air, il se dégonfle en sifflant comme un ballon de baudruche.

— Alors Philippe, dites-moi ! Quels projets avez-vous pour ma fille ?

— Oh vous savez, Norma n'a pas besoin qu'on fasse de projets pour elle. Elle se débrouille toute seule...

— Bien sûr, bien sûr... Mais, je pensais au mariage, jeune homme...

— Oh, j'aimerais beaucoup épouser Norma, vous savez... Seulement, elle estime que ce n'est pas raisonnable tant qu'elle n'a pas fini ses études...

Père ne cache pas son étonnement. Il ne lui a pas échappé que sa fille n'a accepté de suivre cette voie que pour lui faire plaisir...

— Ah bon, Norma ? s'étonne-t-il. Tu veux devenir raisonnable ? Je veux dire... tu veux devenir médecin ?

— Cardiologue, répond Norma.

Philippe le rassure :

— J'attendrai. J'aime votre fille, monsieur Cots... Je ferai n'importe quoi pour elle.

— Norma, insiste Père, tu veux dire que lorsque Philippe sera installé... tu veux poursuivre tes études ?

Philippe corrige :

— Je suis déjà installé, vous savez ! Ça ne changera rien.

— Ah ? Vous êtes déjà installé ? Norma, tu nous avais caché ça...

Oh là là, Père va de surprise en surprise.

— Oui, poursuit Philippe, maintenant, ce que je veux, c'est me mettre à mon compte. La faculté déménage à la Timone qui devient un grand centre hospitalier et universitaire. C'est ma chance.

Cette fois, Père est perdu.

— Excusez-moi, je ne comprends pas.

Norma sait que c'est surtout le vœu de son père de la voir mariée à un médecin. Il est donc juste qu'il ait la primeur de ce qu'elle va lui annoncer. Mère est encore à la cuisine. C'est le moment qu'elle choisit pour dire d'une voix douce, en le regardant droit dans les yeux :

— Philippe gère le restaurant de la fac. Il t'explique qu'il veut ouvrir sa propre société, une boulangerie pour collectivités. Quant à moi, j'ai découvert ma voie. Grâce à toi, Père. Merci.

Ce disant, ses yeux brillent et palpitent telles deux petites valves cardiaques.

Sifflement du ballon de baudruche qui tombe au sol en tournoyant, et gît à terre comme une pauvre illusion de caoutchouc.

Mère revient de la cuisine, sourire aux lèvres, cafés fumant à la main. Les deux refroidissent d'un coup.

Ils n'ont rien ajouté, mais n'ont jamais pu pardonner à Norma d'avoir joué cette comédie du retour au box. Ils se sont sentis trahis et humiliés.

Mère est repartie dans la cuisine. Sur les mots blessants qui lui venaient par vagues, Père a serré les lèvres à s'en écorcher la bouche. Il a acheté un autre chien, un berger d'Écosse à poil long, un mâle

doux, affectueux et loyal qu'il a prénommé Norman.

Puis, chacun a laissé passer les jours à travers le filet du ressentiment, aux mailles trop fines pour laisser échapper l'amertume et la rancœur. Chaque partie avait déçu l'autre. Ce serait définitif.

Dernière conséquence : la menace légère et constante que faisait peser sur leur couple la désapprobation des parents de Norma vivifia l'affection que se portaient les jeunes gens, en accrut la virulence. Sûrement que l'adversité donne une dimension supplémentaire à l'amour.

Norma et Philippe étaient si épris l'un de l'autre qu'il n'y avait pas de place pour une troisième personne. Aussi, lorsque leur fils est venu au monde, il a vite compris qu'il ne faudrait pas déranger.

Naissance de Jean

Le 11 juin 1958, chacun tient la note à sa manière. Eddie Cochran entonne aux États-Unis *Summertime Blues* qui sera un de ses plus grands succès ; en Suède, Just Fontaine pousse des cris de joie, en marquant à la quatrième et à la quatre-vingt-cinquième minute du match contre la Yougoslavie, deux des buts qui le propulseront meilleur buteur de tous les temps de l'histoire de la Coupe du monde ; à Marseille, Jean Toulemonde pousse son premier cri, un hurlement si déchirant qu'il fait pleurer la sage-femme, une dure à cuire pourtant et qui en a vu d'autres. De toute sa vie, Jean n'aura d'expression plus désespérée. Parfois, tout est dit tout de suite.

Après l'accouchement, Norma poursuit ses études de médecine à la Timone. Philippe met tout son cœur à y faire des croissants. Et Jean, hormis ce premier cri poignant, est un bébé sage qui ne fait pas de bruit. Il est si calme qu'il est facile de l'oublier. Ses parents l'aiment tendre-

ment, mais ils l'égarèrent fréquemment. Il arrive qu'une infirmière sonne, le soir, à la maison, un couffin à la main :

— Bonsoir, je crois que vous avez oublié quelqu'un à l'hôpital ?

— Oh ! Jean ! Mon Giovanni ! Mon Dieu ! J'étais persuadée qu'il était avec moi ! Merci ! Merci beaucoup ! Mon bébé ! Je suis désolée ! Tu dois faire plus de bruit ! Sinon je ne m'apercevrai jamais de ton absence ! Giovanni ! *Caro mio !*

Elle va puiser un billet dans son porte-monnaie.

Jean devient petit garçon et les scènes se reproduisent à l'identique ou presque...

— Bonsoir, je vous ramène Jean, vous avez oublié de venir le chercher... L'anniversaire est fini, tout le monde est reparti...

— Ah merci ! C'est vrai qu'il est tard ! Je n'avais pas vu l'heure passer ! Allez Jean, tu files au bain ! Bonsoir, madame Breton !

— Molko.

— Molko, pardon.

Une fois la porte refermée, Norma va fouiller dans son portefeuille et en sort, comme toujours,

un billet de dix francs. Elle fourre les sous dans la tirelire de Jean.

— Dix de plus pour toi. Giovanni, *tesoro mio*, je t'ai encore oublié. Ne m'en veux pas, d'accord ? Ton père et moi on travaille tant ! Tous ces enfants, là, à l'anniversaire, tu sais, leurs mères restent à la maison... elles n'ont que ça à cogiter ! Tu viens pour un câlin ? *Dammi un bacio !*

Depuis que Norma a eu son fils, elle a envie d'italien. Peut-être en raison de lointaines origines qui attendaient la maternité pour se manifester. Ou peut-être qu'il ne faut pas chercher à savoir pourquoi.

Jean vient pour un câlin. Il se blottit contre elle, tente de caler les battements de son cœur sur ceux de sa mère. C'est impossible, le sien bat beaucoup plus vite. Elles sont chaudes et douces, ces minutes-là. Profitant d'un coin de canapé, Norma s'assoupit. Jean prend soin de ne pas la réveiller. Même quand les fourmis courent en rond à toute vitesse sous sa peau, il ne bouge pas de peur de briser l'instant.

Le samedi matin, Norma ne travaille pas. Jean se faufile sous ses draps dès son réveil. Ils prennent tous deux le petit déjeuner au lit et Norma se rendort, fatiguée de sa semaine de labeur. Sur l'écran de télévision, passe cette émission hebdomadaire sur les singes que Jean aime suivre, calé au chaud dans les bras de sa mère. Les images de la vie des primates qui se joue devant ses yeux seront à jamais associées

aux doux bras maternels. Il se sent en sécurité et au comble du bonheur.

Jean grandit ainsi à l'ombre de l'amour fou de ses parents. L'amour fou que ses parents se portent. Sa tirelire est pleine à craquer. Une véritable fortune. Le prix de son effacement.

En classe, il n'est ni bon ni mauvais, juste dans une confortable moyenne, à part dans les matières scientifiques, où il se balade loin devant tout le monde. Loin devant oui, mais sans éclat ni grand bruit. S'il passe souvent la ligne d'arrivée le premier, c'est toujours avec une grande discrétion. Sa scolarité est fort tranquille, ses professeurs ne faisant pas plus attention à lui que ses camarades turbulents. De temps en temps, la vie lui envoie un ami de la même trempe que lui qu'il accueille de bonne grâce, encore que, solitaire par goût, il ne recherche pas ces amitiés.

Ses camarades, ses professeurs, se sont fait une opinion à son sujet. Ils le considèrent comme un être lunaire, tendance inémotif. Doux et différent. Il n'a aucun succès avec les filles qui ne le voient pas. Aucun succès non plus avec les garçons qui ne l'ont jamais considéré comme un des leurs. Il ne joue à aucun jeu, n'a le profil ni d'un garçon populaire ni d'un bouc émissaire. Il n'aime pas le sport et encore moins le foot. Il ne possède ni moto ni scooter, ni rien qui fasse envie. Il va à pied et encore assez peu, ne faisant guère que relier son école à son domicile, distants de quelques centaines de mètres.

À la faveur de ses fréquentes plages de solitude, Jean développe une imagination vive et toujours prête à mettre en scène le quotidien. Cette faculté lui est précieuse, l'autorisant à aller et venir hors de ces instants d'isolement quand d'autres pourraient s'y sentir détenus. Pour un enfant que l'on oublie en permanence et pour qui le temps est souvent long, construire un tunnel mental par lequel s'évader est un chantier utile. Son tunnel, bien entretenu, toujours consolidé, conduit Jean dans des lieux insolites et connus de lui seul. Aussi, qu'il soit dans sa chambre, chez le dentiste, à l'école, en cours ou chez ses grands-parents, on ne sait jamais trop où se trouve cet enfant. Probable que cette faculté de s'échapper de soi lui ôte en densité, lui confère en légèreté, contribue au fait qu'on ne remarque pas sa présence autant qu'il faudrait.

Jean traverse l'enfance et la pré-adolescence sans accroc. Le tunnel grandit avec lui. Il s'allonge, se ramifie tant que l'on peut bientôt parler d'un vaste réseau de galeries souterraines. Jean y vit la plupart du temps.

Un jour, le petit garçon rêveur laisse place à un adolescent capable de s'abîmer des heures dans la contemplation d'un phénomène, pressant le moment comme on presserait une orange, jusqu'à la dernière goutte d'idée que l'on en puisse retirer.

Jean Toulemonde rencontre Sylvie Personne

Le jour de ses seize ans, Jean décide d'emprunter d'autres chemins que ses souterrains personnels. Il lui arrive en cascade deux choses extraordinaires. La première, il casse sa tirelire et devient le propriétaire d'un vélo. La deuxième : cet engin, un simple modèle de ville, le conduit à Sylvie.

Il s'agit de son premier moyen de locomotion personnel. Il doit reconnaître qu'il aurait gagné à y penser plus tôt. Dans les étroites ruelles en pente de son quartier, à l'aplomb de Notre-Dame-de-la-Garde, le vent, à ses oreilles, siffle un air de liberté. Ce type de phénomène est connu pour procurer insouciance et allégresse.

Ses premiers coups de pédales l'entraînent au bord de l'eau. Jean longe la mer par la corniche. Il se sent bien, si bien qu'il ne voit pas le temps passer. Lorsqu'il prend conscience de ce qu'il est essoufflé et que son cœur bat la chamade, il vient d'arriver à la Pointe Rouge, quartier situé tout au sud de

Marseille, où commence une des zones de la ville les plus réticentes à se laisser apprivoiser. Il descend de selle. Ses yeux plongent dans la masse bleue remuante devant lui.

Voir la mer lui procure toujours une émotion. Pas une émotion esthétique ou poétique, comme cela arrive. Non, il s'agit d'une émotion scientifique. Jean ressasse les images de toutes les sortes de communautés d'organismes étranges qui prolifèrent loin sous la surface. Il les devine, les imagine, les rêve, supposant leur composition, leur diversité, leur biomasse...

Quelles sont les images qui hantent la personne en train de s'enfuir avec son vélo, n'est pas, en revanche, une question que le jeune homme se pose. Il démarre au quart de tour et court comme un fou pour rattraper le voleur, un garçon de son âge aux cuisses de footballeur qui pédale trop vite pour Jean. Au détour d'un virage, il le perd de vue.

Le lendemain, le surlendemain, le jour d'après et ainsi pendant une semaine, déçu, frustré, Jean retourne dans le quartier. C'est sa première dépense et elle lui file sous le nez. Il pourrait racheter un autre vélo seulement il a eu une telle sensation d'appartenance en enfourchant cette bécane, en caressant les poignées douces et fermes du guidon, le cuir souple de la selle... Il n'est pas sûr d'être capable de s'attacher à un autre spécimen.

Un samedi après-midi, à nouveau direction la Pointe Rouge. Cette fois, à peine descendu du bus, il reconnaît sa bicyclette garée devant *La Frégate*, le petit bureau de tabac du quartier. Il s'apprête à traverser la rue pour aller le récupérer lorsque la plus jolie personne qu'il ait jamais vue sort du tabac, allume une cigarette et enfourche le vélo. Il reste interdit et la suit des yeux. Puis la suit tout court dans un sens interdit. La fille pédale à un rythme tranquille, suivant le dessin labyrinthique des passages du quartier, toute au plaisir de fumer dans l'air tiède de cet après-midi d'été. Jean court pour ne pas être semé. Arrivée devant un portail métallique, elle pose le pied à terre. Elle a de longues jambes, un short en jean et la clef du portail. La grille verte se referme derrière elle. Elle entre dans la maison.

Jean reste indécis face à cette absence. Pour finir, il s'assoit sur une pierre. C'est souvent ce qu'il y a de mieux à faire, s'asseoir sur une pierre, quand on est perplexe. D'ailleurs, on devrait dire pierre-plexe.

Passé un long moment, si long qu'il fait presque nuit lorsqu'il s'achève, la grille s'ouvre à nouveau. La fille se dirige droit vers lui :

— Est-ce que vous avez un problème ?

Des cheveux mi-longs et raides, blonds comme des allumettes, des yeux noisette où dansent des

flammes, cette fille est au bord de l'incendie, s'inquiète Jean, à juste titre.

Il fait non de la tête.

— Je sais que vous m'avez suivie à la sortie du tabac, reprend-elle, ce que je ne comprends pas c'est ce que vous faites sur cette pierre depuis des heures. Vous voulez prendre racine ? Vous attendez quoi ? Qu'on vous arrose ?

Jean ouvre la bouche pour lui dire qu'il attendait que lui vienne une idée sur la meilleure façon de récupérer son vélo, mais il se contient. À présent qu'elle lui parle, il découvre que la réalité est toute différente.

— Peut-être que j'attendais ça, s'entend-il lui dire à sa grande surprise.

— Quoi ? Vous attendiez quoi ?

— Ce qui se passe là... Que vous me parliez...

Qu'est-ce que c'est que cette assurance tranquille tapie au fond de sa voix ? Jean ne se reconnaît pas. On dirait que quelqu'un a pris les commandes de sa personne. Quelqu'un de sûr de lui. Il ne montre rien de son étonnement. La fille, si.

— C'est tout ?

— Oui. Enfin, je croyais que j'étais venu pour autre chose, mais je me rends compte que c'était plutôt pour ça. Connaître le timbre de votre voix.

C'est là que l'ange arrive. Pas très discret. Il atterrit même en catastrophe. Il est en retard. Il s'est mis en retard bêtement, comme souvent ; quelqu'un quelque part a dû tarder à reprendre la parole. Jean l'a vu arriver, cet ange. Il profite de sa présence pour observer la fille. Déjà qu'elle était mal à l'aise, la voici ébranlée. Elle chasse l'ange avec fermeté.

— Vous vous fichez de moi.

— Non.

— Vous voulez entrer ?

— Non. Je reviendrai. On a le temps.

Jean s'est levé :

— Tu dois être le un.

— Le quoi ?

— En mathématiques, tu dois être le chiffre un¹.

1. Jean connaît peut-être la poésie de Shakespeare. L'auteur, en tout cas, a lu le livre de Daniel Tammet, *L'Éternité dans une heure*, éditions Les arènes : « Dans le sonnet 38, Shakespeare évoque sa relation avec sa Muse, comparant leur couple à un dix : le poète, le zéro, et sa bien-aimée, le un. »

En rentrant chez lui, Jean est persuadé qu'il vient de rencontrer sa femme. Il n'est pas mécontent. Il n'a que seize ans. Quel temps de gagné.

Elle, en se couchant ce soir-là, sourira toute seule, intriguée autant qu'attirée par ce type au comportement singulier et au discours fantasque. C'est une fille bien dans sa peau et qui accueille avec enthousiasme tout ce qui est susceptible de rompre le léger spleen qui plane sur ses journées.

De son côté, Jean réfléchira. *Il s'est passé quelque chose aujourd'hui. Ce n'est pas si souvent.* La plupart des secousses qu'il vit sont internes. Cette fille lui a plu. Tout en elle lui a plu. C'est une première. Il est évident que ce sera une dernière. On ne saurait encaisser deux révélations de ce genre dans une vie. Il est surpris, cette sensation d'avoir éveillé en elle un intérêt. Jean a toujours pensé qu'en amour son tour viendrait tard, quand une fille serait assez déçue par ailleurs pour remarquer ce grand garçon aux yeux noirs, aux cheveux fous et au corps imprécis. Mais voilà, aujourd'hui, celle-ci s'est penchée sur son cas, et lui, il est resté lui-même. Il a admis qu'elle lui plaisait. Il n'a pas cherché à fuir, amoindrir ou relativiser. Il n'a même pas trouvé ses bras trop longs, sa figure dissymétrique. Il a été un homme pour la première fois. C'est fort, plus fort qu'un dépuclage physique.

Sa dernière pensée avant de s'endormir est pour son vélo. Une machine qui lui fausse compagnie et le conduit jusqu'à la fille de sa vie mérite qu'on s'y attache pour toujours. C'est décidé. Il ne passera jamais son permis de conduire.

L'incendie

Le lendemain, devant la grille, Jean attend son heure.

De l'autre côté, des éclats de voix, des crissements de graviers, des grincements de dents. Une dispute. Jean n'est pas gêné. Il s'assoit sur sa pierre, pressentant que la discussion entre la jeune fille et un jeune homme arborant une longue mèche de cheveux blonds touche à sa fin. Le mistral souffle si fort qu'il emporte toute la conversation, Jean n'en capte pas un mot. De son poste d'observation, il remarque que le garçon n'a de cesse de replacer sa longue mèche de cheveux dans le sens qu'il a sans doute mis un quart d'heure à choisir ce matin devant son miroir. Il voit aussi la fille le repousser plusieurs fois. Lorsque le séducteur se fait insistant, Jean secoue la tête : ce type n'a pas l'air de se rendre compte qu'il joue avec le feu. Jean n'a pas dans l'idée d'intervenir. Il n'éprouve aucune pitié pour le garçon. Il a reconnu en lui son voleur de vélo.

C'est donc sans marquer de surprise, voire même avec un brin d'amusement qu'il assiste à la transformation de la jeune fille, laquelle, au comble de l'exaspération, s'embrase d'un seul coup. Le garçon qui a attisé sa colère est aussitôt victime d'un retour de flamme. Le mistral ne pardonne pas. Il y a des pointes à cent dix kilomètres-heure. La longue mèche prend la première. Ça crame vite. Le garçon a un mouvement de recul qui lui sauve la vie. Un instant plus tard, la main en l'air, il cherche une coiffure qui n'existe plus. Il a sur le visage une expression hébétée que son regard hagard où manquent désormais cils et sourcils contribue à renforcer.

Il a perdu. Il fait demi-tour et s'en va sans un mot, la démarche incertaine. Un tout petit garçon, penaud, roussi.

Silhouette mince et démarche souple, la jeune fille, détendue malgré l'incident, s'approche de Jean. Elle est calme. Seul l'incarnat de ses pommettes témoigne de la scène précédente. Jean la regarde, admiratif. Elle allume une cigarette.

— Pardon, je me suis mise en colère.

— Tu fais souvent ça ?

— C'est mon cœur qui fait ça. Quand il se sent trahi.

— C'était fantastique ! Je crois que tu ne le reverras plus.

— Pourquoi ?

— Avec ce que tu lui as fait, il ne voudra plus revenir...

— Non. Je le connais, il reviendra encore. Demain je lui rendrai son vélo !

— Non.

— Quoi non ? Si ! Je ne veux pas de cadeau de lui.

— Alors tu peux garder le vélo.

— ...

— C'est moi qui te l'offre. Ce type me l'a volé. C'est pour ça que je t'ai suivie au début. Il est à toi. Ça me fait plaisir. À un de ces jours.

Il part, comme la veille, la laissant muette. Pas longtemps. Elle lui crie avant qu'il ne disparaisse :

— Je m'appelle Sylvie ! Sylvie Personne.

Elle s'appelle Sylvie.

Comme toutes les filles nées en 1956.

Mais elle, elle s'appelle Sylvie Personne.

Comme presque personne.

L'apprentissage

Jean ne revient pas voir Sylvie Personne. D'instinct, il veut mettre quelques journées entre eux deux afin de vérifier l'éventuelle présence d'un manque. Pour le jeune garçon, l'amour est un sujet de recherche comme les autres. Il mérite donc qu'on lui consacre un effort d'expérimentation. Il possède la patience du scientifique, il peut non seulement supporter cette attente mais même y prendre un plaisir certain.

A contrario, Sylvie ne concède aucun charme à la situation qui l'amène à guetter la présence de cet étrange garçon sur la pierre, comme on jetterait sans arrêt aujourd'hui des coups d'œil sur l'écran d'un téléphone portable dans l'espoir de voir s'y afficher un nom.

Le soir des résultats du bac, elle le retrouve enfin, assis à sa place habituelle. Dès lors, ils passent tout leur temps ensemble, avec une seule occupation : se découvrir. En amour, se découvrir comprend :

N° d'édition : L.01ELIN000367.N001
Dépôt légal : mai 2014